

REMO FORLANI

A black and white close-up portrait of an elderly man, Remo Forlani, wearing a dark hat. He is looking slightly to the left of the camera with a serious expression. The lighting is dramatic, highlighting the texture of his skin and the details of his facial features.

**Toujours
vif
et joyeux!**

HISTOIRE VRAIE

DENOËL
Extrait de la publication

Toujours vif et joyeux

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Béret à Groucho, La Table ronde
Reviens, Sulamite, La Table ronde
Violette, je t'aime, Julliard
Valentin tout seul, Denoël
La Déglingue, Denoël
Émile à l'hôtel, Denoël

Aux Éditions Gallimard
Dans la collection Folio

Violette, je t'aime, n° 1749
Au bonheur des chiens, n° 1534
Pour l'amour de Finette, n° 1628
Quand les petites filles s'appelaient Sarah, n° 2039
Papa est parti maman aussi, n° 1914
Tous les chats ne sont pas en peluche, n° 2158
Gouttière, n° 2282
Valentin tout seul, n° 2683
La Déglingue, n° 2891
Émile à l'hôtel, n° 3598

Théâtre

Guerre et paix au café Sneffle, Gallimard
Au bal des chiens, Gallimard
Lundi, monsieur vous serez riche, Paris-Théâtre
Madame, Paris-Théâtre
La Nuit des dauphins, Gallimard
Un roi qu'a des malheurs, L'Avant-Scène
Le Divan, L'Avant-Scène
Grand-Père, L'Avant-Scène

Livres dessinés

Dépêchons-nous pour les bonnes choses, Tchou
Ma chatte mon amour, Ramsay
Ma chatte ma folie, Denoël
Du bon usage des chats, Denoël

Essai

Les Gros Mots, Julliard

Pamphlet

Du passé faisons table rase, Régine Deforges

Remo Forlani
Toujours vif
et joyeux

HISTOIRE VRAIE

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-24437.7
B 24437.6

Bonjour

Bonjour.

J'ai dix-sept ans. Je m'appelle Remo Forlani.

Il fait plutôt beau, plutôt doux parce qu'on est au mois de septembre et les gens qui vont et viennent dans Paris sont plutôt souriants, parce que les Allemands qui pourrissaient nos jours et nos nuits depuis quatre ans sont enfin partis.

Moi je vais, ce matin, visiter autant de galeries que j'en trouverai. Des galeries de peinture.

Parce que, si tout se passe comme dans mes rêvasseries, je deviendrai un jour, bientôt peut-être, un grand peintre connu. Qui aura un immense atelier avec des oiseaux multicolores perchés dans des palmiers. En plein Paris bien sûr. Avec une tapée de filles longues, belles et nues qui poseront pour moi et qui se laisseront embrasser, caresser. Qui se laisseront tout faire. Des filles aussi belles que Giselle, mon amoureuse. Mais ne faisant jamais de manières parce qu'on veut les toucher dans la rue ou le métro.

Mes toiles, que les collectionneurs les plus huppés et les plus importants musées se disputeront, mes œuvres fameuses et coûteuses, pour être franc, je ne les vois pas encore très bien.

Je sais qu'elles seront modernes et pas abstraites, ça non, qu'elles battront à la course les toros de Picasso, qu'elles

seront plus bandantes que les odalisques de Matisse et, si j'y arrive, aussi choquantes et rigolotes que les bonshommes, les bonnes femmes et les vaches biscornues de Dubuffet qui m'obsèdent depuis que je les ai découverts l'an passé dans une galerie de la place Vendôme.

Je suis à peu près certain qu'elles feront hurler les arriérés qui s'accrochent des Raphaël et des Renoir aux murs de leurs salles à manger, mes peintures à moi. Peut-être ça sera des portraits, pas forcément ressemblants, mais plus beaux que les gens que j'aurai portraiturés, peut-être que ce sera des sortes de *Guernica* qui feront marrer les gens au lieu de les épouvanter, peut-être ça sera des wagons de métro avec tous leurs voyageurs grandeur nature. On verra.

En attendant, dans ma chambre-cuisine du deux-pièces jamais balayé, jamais récuré, jamais épousseté où je croupis avec papa, je fais des natures mortes. Une pomme, un croûton de pain, deux œufs de marché noir, un bol ébréché. Ou je barbouille, en rouge, en bleu, en vert, un chien. Toujours le même. Le corniaud de mon oncle André de Rochefort-en-Yvelines (Seine-et-Oise).

Je le vois bien qu'elles sont tartes mes peintures, qu'elles n'ont pas de style, pas de gueule. Mais c'est normal puisque je suis encore qu'un peintre qui se cherche.

Et qui va parcourir dans les deux sens une rue à galeries pour y voir des tableaux de vrais peintres et, c'est ça qui serait épatant, peut-être tomber sur la toile qui me tapera si fort dans l'œil que je pourrais enfin me dire : « Remo, c'est des machins dans ce genre-là que tu vas nous bricoler... Voilà ta voie, mon garçon... Avanti ! »

Bon.

Au douze de la rue La Boétie c'est la galerie Roux-Hentschel. Je ne connais pas, ça vient d'ouvrir. C'est pas grand, pas très luxueux. Un monsieur dans la quarantaine, rondouillard, nippé aussi gaiement qu'un commissaire de police ou un huissier, est assis derrière un bureau. Il me regarde regarder ce qu'il y a aux murs. Une petite trentaine de toiles de peintres pas géniaux et pas de la même tribu. Il y a

une femme nue bleue avec une tête de chatte de Félix Labisse, un minotaure exagérément couillu d'Oscar Dominguez, des horreurs comme on en vend à Montmartre place du Tertre et, c'est pompier mais ça a de l'allure, un grand portrait de mendiant décharné assis par terre dans une rue triste, de Francis Grüber.

Comme je suis planté devant, le monsieur se lève et s'approche.
– C'est quelque chose, hein. C'est un Grüber.

Évidemment que c'en est un. Il me prend pour qui, celui-là ? Vite, je lui fais savoir qu'on peut être un grand sifflet fringué genre artiste au rabais et aux cheveux rarement coupés, rarement lavés, et en savoir aussi long que lui. Si pas plus. Tout ce que je sais de Grüber je lui déballe, et aussi de Labisse, qui est belge d'Ostende, et de Dominguez, né, lui, à Ténériffe et venu à Paris pour vendre les bananes que cultivait son père et devenant copain avec André Breton et inventant la « décalcomanie du désir » et...

Je le saoule pas, le marchand de tableaux, mais c'est limite. Ça a l'air de l'épater, un jeune homme aussi bavard et connaissant tant de choses. Quand je m'en vais, il me prie d'inscrire mes nom et adresse sur le grand cahier fait pour. Comme ça je serai invité aux vernissages.

Après cette galerie-là, je fais toutes les autres de la rue. Et y en a de plus en plus depuis la Libération.

Puis je grimpe à pied jusqu'à Pigalle où ça grouille de soldats ricains avec des cigarettes, du chocolat et des tubes de lait Nestlé à vendre. Moi je veux des Lucky Strike. Ça va me coûter tout ce que j'ai en poche (et ailleurs) mais un futur grand peintre ne saurait se contenter des Gauloises auxquelles lui donne droit sa carte de tabac. C'est que les Allemands ont décanillé, mais c'est toujours la guerre. Leur saleté de conflagration internationale.

Une bignole belle plante et un pneumatique

Je liquide le fond d'une marmite de spaghetti froids sans parmesan en feuilletant une vie de Gauguin lue et relue dix fois. C'est pas trop dans mes goûts, Gauguin. Mais il a bien déblayé le terrain pour les fauves et la suite. On se demande pourquoi il avait besoin d'aller pondre ses barbouillis dans des contrées aussi lointaines. Mais à chacun ses lubies.

Les spaghetti, vu que ça fait deux nuits que papa n'est pas venu dormir dans son lit, ils ont trois jours. Mais j'ai faim. Même de manger à peine mangeable.

Ma mère était la reine des bons plats pas chers. Des platées de riz au lait, du pot-au-feu exquis même sans viande. Et puis elle est morte d'un coup, d'une attaque, nous laissant seuls, dans notre crasse. Mon père buvant, moi fainéantant.

C'était une maman parfaite. Gentille, toujours à blaguer, crierde à l'occasion. Et des occasions de crier, Dieu sait qu'on l'en a pas privée, papa et moi. Papa parce que toujours à boire plus que de raison et à jouer et à perdre dans des parties de cartes qui pouvaient durer des semaines le peu d'argent qu'il gagnait à faire le cimentier. Moi en ne voulant pas apprendre un vrai métier et faisant le zazou et en me prenant pour un génie.

Le nombre de fois qu'elle a pu dire que mon soûlard de père, et moi et mes idées d'idiot, on la ferait mourir ! Et elle est morte.

Et j'en finis pas de te regretter, m'man.

Je vais sur le palier m'emplier un verre de flotte au robinet de l'étage. Comme la porte de sa piaule est ouverte, notre voisin, Charlot, le porteur de journaux qui n'a qu'un œil, me salue.

– Alors, Picasso, c'est quand que tu nous peins une Joconde sur la porte des gogues ?

Charlot, ça le mine peut-être pas de loger au quatrième et d'aller faire ses besoins au rez-de-chaussée dans un cabinet à la turque comme tous les gens de l'immeuble. Moi, ça me tue.

J'ai grande envie de lui foutre mon poing dans son seul œil.

Ayant lampé d'un trait le verre d'eau de palier, ayant soigneusement contrôlé que les robinets du fourneau à gaz sont bien fermés, je m'allonge sur mon divan aux draps pas lavés, pas repassés depuis maman.

Et il va faire quoi, maintenant, le grand peintre en herbe ?
Pas dormir, pas se branler. Penser.

En grillant les deux dernières Lucky du paquet acheté hier.

Penser à la seule et unique pièce qui me reste. D'un franc. Penser à la combine, si foireuse soit-elle, qu'il faut que je dégote pour me refaire. Penser à ce que, par exemple, je pourrais raconter à mon père, au cas où il referait surface, pour lui soutirer un petit billet ou deux. Penser à Giselle qui fait Dieu sait quoi, à Montmorency, avec les GI cantonnés dans le coin. Penser à Gauguin folâtrant avec ses vahinés.

On frappe. C'est quand même pas le Charlot qui vient me reparler de sa Joconde de porte de chiottes.

C'est la concierge.

Une grande grande blonde bien rose bien fraîche et sans éducation. Pas tellement plus âgée que moi. Ayant été encore moins à l'école et descendue de son Nord natal pour épouser un presque nain laid comme trentè-six poux qui lui flanque des raclées quasiment quotidiennes. Sévères et pas volées, les raclées, dans la mesure où cette belle plante se donne du bon temps avec un nombre conséquent de locataires du soixante-quatorze avenue Ledru-Rollin (Paris douzième). Dont mon bien-aimé papa.

Un après-midi je les ai vus de mes yeux vus dans l'atelier désert des frères Salomon, deux joyeux tapissiers embarqués un matin de quarante-deux par les flics du commissariat de la rue Traversière et dont on attend, hélas, de moins en moins le retour. Sur une balle de coton à rembourrer des fauteuils, ils faisaient l'amour, le père Forlani et la concierge. Et d'avoir dans les quarante ans de plus que cette assoiffée de galipettes ne l'empêchait pas d'y aller hardiment, mon géniteur.

Et j'ai dit « entrez » et elle entre, la concierge.

– V'là le courrier, Remo.

Le courrier ? Personne jamais n'a monté aucun courrier dans cet immeuble pourri.

– Vu que c'est un pneumatique, j'ai pensé que ça urgeait.

Un pneu. À mon nom. Le fait est que ça valait le coup qu'elle les grimpe, les étages.

Elle s'assied sur mon divan.

– C'est haut chez vous. Faut que je retrouve mon souffle.

Pour le retrouver, elle s'allume ma dernière Lucky.

Moi, je décachette le premier pneumatique de ma vie.

Qui renferme une dizaine de lignes, signées Roux, me demandant de bien vouloir l'appeler à un téléphone qui est celui de la galerie de la rue La Boétie où, hier matin, j'ai fait mon numéro de singe savant.

Ça veut dire quoi ? Il me veut quoi ce type ? J'ai oublié mon parapluie dans sa galerie de merde ? Impossible. J'ai pas et je n'aurai jamais de parapluie. J'ai brûlé sa moquette avec une clope ? Sûrement pas, j'ai fait très attention. Ou alors, ou alors il m'a jaugé, ce monsieur, jugé d'un coup d'œil d'un seul et veut me signer un contrat mirobolant pour s'assurer l'exclusivité de toutes mes peintures présentes et à venir ?

Tu parles.

– C'est quoi le pneu ? Ta fiancée qui t'annonce que vous avez tiré au but, que vous allez avoir un lardon ?

Elle me dit tu, la concierge. Moi, je la vouvoie.

– C'est pas du tout ça, Mme Doré, c'est pour mes peintures. C'est un marchand de tableaux qui s'intéresse à mon travail.

Elle me décoche un sourire vicelard en se déhanchant sur mon divan.

– Vu que tu penses qu'à ça, qu'à ta peinture, pourquoi que tu profites pas que je suis là sur ton petit lit de jeune homme pour me faire mon portrait. Je peux même me déshabiller un peu pour faire plus peinture de musée, si tu veux.

C'est pas que ça me dirait pas. Ça non. Mais chapitre amour avec coucherie, j'en suis à mes tout débuts avec Giselle et je me vois mal, je me vois même pas du tout faisant la bête à deux dos avec cette dévoreuse. Oh ! non. Pas du tout.

Quand je serai grand peintre connu évidemment... Mais, là...

– Faut que je descende à la poste. Vous tirerez la porte en partant, madame Doré.

Une proposition infamante

Le con ! L'infecte ordure de triste sale con !

À tout je pouvais m'attendre. À tout. Mais, M. Roux de la galerie Roux-Hentschel, il a fait si fort que ça a été comme si le ciel m'était brusquement dégringolé sur la tête. Au téléphone il m'a dit qu'il pouvait pas m'expliquer bien comme il fallait l'idée qui lui était venue, que ça serait mieux que je vienne le voir.

Alors, ce matin, à neuf heures pile, je franchissais pour la deuxième fois en deux jours le seuil du douze de la rue La Boétie.

Et il m'a serré la main, M. Roux, il m'a fait asseoir, m'a posé des questions pas bien intéressantes. Il voulait savoir où j'en étais dans mes études ou si je travaillais, et auquel cas ce que je faisais et de quel quartier j'étais et ce qu'il faisait mon père comme travail. Puis il m'a raconté, ce dont je me foutais éperdument, qu'il avait pas étudié énormément lui non plus, qu'il avait travaillé très tôt, dans des fabriques de je sais pas trop quoi. Il m'a parlé clientèle, transports, chiffre d'affaires. On aurait cru une vengeance. Cru qu'il voulait me faire payer mes tirades d'avant-hier sur Dominguez, les peintres surréalistes, tout ça.

Mais non.

Ce qu'il voulait c'était me faire une proposition. Plaisante, il m'a précisé.

Le problème qu'ils avaient, M. Hentschel et lui, il était tout bête. Cette galerie, vu qu'ils avaient, tant Hentschel que lui, d'autres activités, ils ne pouvaient, ne pourraient jamais lui

consacrer tout leur temps. Donc il fallait que quelqu'un en assure la permanence. Et pourquoi pas un jeune homme sympathique, s'exprimant avec une certaine aisance, connaissant une foule de choses sur les peintres contemporains. Eh oui. Il était tout prêt à me confier cette tâche, somme toute assez valorisante. Et M. Roux s'y engageait fermement, très convenablement rétribuée.

– Alors, monsieur Forlani ?

Alors... Alors...

À part dame pipi ou vidangeur, je vois pas ce qu'il aurait pu me proposer de pire, ce type.

– Alors ?

J'aurais dû le massacrer, l'écraser à coups de talon. Ou pour le moins l'envoyer dignement chier et rechier.

Je devais être tout rouge, tout péteux quand j'ai fini par lui répondre que c'était ni oui ni non, qu'il fallait que je demande son avis à mon père.

Mon père, que je lui demande son avis sur quoi que ce soit, ça l'aurait sidéré.

Il était trop plein de bon sens et je-m'en-foutiste pour vouloir dire à autrui ce qu'il devait faire ou pas faire. L'autrui en question fût-il son fils.

Et puis il n'est pas là. Il n'a pas couché là cette nuit encore. Il n'est même pas passé pour mitonner une polenta ou une marmite de pâtes.

Il vadrouille, papa.

J'aime autant ça, ça m'évite de lui avouer que tout ce que son génie de fils a réussi à décrocher comme job c'est un boulot de... Même pas de gardien de musée.

Les gardiens de musée, au moins, ils ont un chouette petit costard à boutons dorés. Le prestige de l'uniforme, ils ont, les gardiens de musée.

Enculé de M. Roux !

À force de fouiner et refouiner partout, sous le lit de papa, dans les cartons, les valises où les habits de maman attendent d'être bouffés par les mites et les rats, je trouve deux bou-

teilles. Une de rhum, une de grappa. Les dernières cartouches de papa en cas de nouvelle guerre, de disette.

Je me sers de la grappa, dans un bol ni sale ni propre. C'est fort, ça arrache la langue. Mais ça va peut-être me calmer. Parce que j'ai envie de tout bousiller.

À commencer par mes « œuvres ». Quelques toiles pâteuses, moches, des croûtes, des fusains consternants, mes chienchiens multicolores...

D'ici qu'elles se pavent sur les cimaises du Museum of Modern Art, mes peintures, y a du chemin à faire.

Ça hurle dans la cour.

– Remo ! Remo ! Remo !

Je m'approche de la fenêtre de manière à voir sans me faire voir. C'est Jean-Luc.

Mon meilleur meilleur ami.

Jean-Luc de Rudder. Il a trois ans de plus que moi, il peint mieux que moi, il a lu plus de livres que moi, écouté plus de disques que moi. Et il en est, lui, à sa six ou septième petite amie. En ce moment c'est une Marie-France à beaux mollets, beaux seins et rieuse, à qui il fait l'amour chaque nuit sur les poubelles, sous la voûte d'entrée de la maison de ses parents rue Saint-Nicolas.

Nous nous sommes rencontrés il y a deux ans dans la cour de l'école des Arts déco rue d'Ulm avec de Rudder. Et, ayant découvert que nous étions voisins, nous sommes devenus fort copains.

Pour commencer il m'a snobé à fond. Il savait qui étaient Véronèse et Paolo Uccello. Moi pas. Il avait lu *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline et tout ce que Cocteau avait écrit. Moi pas. Il était capable de dessiner au fusain des nus qui tenaient debout. Moi pas. Il avait un phono et des disques de Trenet. Moi pas.

Je lui dois énormément à de Rudder. C'est un rouquin plutôt beau mec et volontiers prétentier. Mais je ne peux pas me passer de lui et de ses opinions sur tout.

Là, je fais le mort. Je le laisse s'époumoner et partir. Aucune envie de faire ricaner la terre entière avec l'humiliante proposition de M. Roux.

Personne jamais ne le saura. Ou peut-être, dans vingt ans, dans trente, quand, devenu le célèbre Remo Forlani, je consentirai à révéler, à des journalistes venus m'interviewer pour des canards à gros tirages, quelques bribes de mon ingrate mais si captivante jeunesse.

La grappa aidant, je vais m'endormir.

En plein jour.

Premiers pas dans le négoce des œuvres d'art

Et m'y voilà.

Mes jambes ont peine à se caser sous le petit bureau. La chaise, paraît-il Empire, est confortable. J'ai droit à un cendrier pour au moins dix fumeurs. Et à un cahier relié cuir avec les prix des toiles, dessins et lithographies inscrits à l'encre rouge et (notés au crayon entre parenthèses) les modestes rabais qu'on peut éventuellement consentir en cas d'achats multiples ou très importants. Cahier « top secret », ça tombe sous le sens.

M. Roux m'a tenu le crachoir pendant bien une heure pour m'expliquer tout, me montrer comment on allume les lumières et comment on les éteint, comment on ouvre la grille et la porte d'entrée et comment on les ferme, me faire le portrait de la concierge et de ses états d'âme, me recommander ceci et cela et encore ceci et encore cela.

Ça faisait rentrée des classes ou arrivée en colo.

Il m'a bien fait comprendre que je ne suis pas là pour me tourner les pouces ou recevoir des copains, ni leur téléphoner pendant des heures, ou mal me tenir ou être insolent avec les visiteurs, ou leur dire qu'ils ont tort d'aimer un paysage ou une nature morte qui ne me plaisent pas à moi. Il m'a dit

aussi que, question habits, je ne faisais pas suffisamment « secrétaire de galerie d'art », mais qu'il laissait à son associé M. Hentschel le soin de m'inculquer les manières.

Puis il m'a donné le premier quart de mon premier mois. C'était pas bête. Pour m'appâter et m'empêcher de prendre vite fait la tangente, il pouvait pas trouver mieux, cet homme.

Et il est parti. Me laissant m'allumer une clope et faire le tri de toutes les pensées qui s'entrechoquent dans ma tête.

Donc je suis secrétaire de galerie. Pas gardien, c'est déjà ça. Secrétaire ! Je sais même pas taper à la machine.

Mais qu'est-ce que je sais faire ? Je veux dire, de sérieux. Essuyer de la vaisselle en en cassant un peu, j'ai fait ça à treize ans au restaurant Piscetta, des amis de papa qui avaient trouvé cette combine pour me faire manger mieux qu'avec les rations auxquelles on avait droit. Piloter un triporteur aussi, ce fut mon second job. Je livrais, des fois à l'autre bout de Paris, des salami et du prosciutto de marché noir pour Garofano, le « Prodotti de Parma » de la rue Parrot. Travail à risques, vu les flics qui grouillaient un peu partout et les Allemands. J'ai même appris à gâcher du ciment et à pousser des brouettes sur les chantiers avec papa.

Aucune de ces tâches ne m'allait. Et, Dieu veillant avec sa bienveillance coutumière sur le destin du cher Remo, il me fit rencontrer qui il fallait pour pouvoir pénétrer dans les sous-sols de la Comédie-Française et y endosser des oripeaux de frimant. Ce qui me valut d'être de la création de *La Reine morte* et du *Soulier de satin*.

La figuration c'était de l'amusement qui payait largement de quoi « faire son jeune homme ». Mais c'était qu'en attendant d'être peintre.

Et je me retrouve le cul sur une chaise Empire pour attendre et attendre encore.

Chiant, non ?

Un vieux monsieur vient d'entrer. Il fait le tour de la galerie au pas de gym et me fonce dessus, indigné.

– L'abstraction chez vous on connaît pas ?

Je suis censé faire quoi ? Lui présenter de plates excuses ? L'envoyer paître ? J'opte pour le sourire niais du vendeur de la Samaritaine qui...

– C'est une exposition temporaire, monsieur. Mais, dans les mois à venir...

Le vieillard hausse les épaules et s'esbigne en râlant. C'est mon premier sale con. Je crains que ce ne soit pas le dernier.

D'autres clients suivent. Qui regardent, commentent, font des messes basses, ricanent. Un couple veut savoir combien vaut une petite femme nue de Gromaire aussi féminine qu'un fer à repasser. Quand je leur annonce ce qui est inscrit dans le cahier, ils hurlent à la mort.

Salut, bon vent, les amateurs de Gromaire. Que le diable, comme aurait dit ma pauvre maman, vous patafiole !

Et les heures passent.

Que je meuble en faisant de savants calculs. Savants et jouissifs. Je convertis en places de cinéma, en consommations de bistro, en bouquins, en journaux, en paquets (et pourquoi pas en cartouches) de cibiches américaines de la place Pigalle l'acompte que je viens d'empocher. Dans la mesure où le père Forlani me nourrit, me loge et me donne un petit billet quand on se croise et qu'il est en fonds, je vais me retrouver plus rupin que tous mes amis. Y compris ceux qui, en attendant comme moi de devenir célèbres, se tuent à faire le commis dans la boulangerie ou la teinturerie de papa-maman ou se retrouvent apprentis ébénistes faubourg Saint-Antoine avec des patrons casse-couilles.

D'accord : je vis dans un taudis avec chiottes communes au rez-de-chaussée et rats à tous les étages, j'ai pour toute famille un père cimentier alcoolique, un frère encore prisonnier en Allemagne, un oncle René facteur déchu à Grizy-les-Plâtres (près de Pontoise) pour cause de collaboration et un oncle et une tante fauchés à Rochefort-en-Yvelines (Seine-et-Oise). Mais je suis quand même un grand gâté.

Qui va pouvoir, s'il joue serré, troquer dès le mois prochain son unique paire de godasses hideuses et à semelles de bois contre des chaussures dignes de ce nom.

Important, ça. Capital. En finir avec les pompes-Pétain, ça signifiera que, même si on se tue encore pas mal en Europe, pour moi la guerre sera finie.

L'Occupation, dont on sort à peine, pour des nuées de gens ça aura été l'horreur pure et simple. Tous ces tués, tous ces torturés, ces emprisonnés. Toutes ces victimes du monstre Hitler, du gâteux Pétain, du répugnant Laval et de leurs sbires et de tous les salauds et salopes qui, par dégueulasserie, par peur, ou simplement par bêtise crasse, ont pactisé avec eux... ça te glace les sangs rien que d'y songer.

Moi, soyons franc, ce cauchemar de quatre ans, je l'ai vécu à la légère presque. Comme un môme. Un môme qui a eu d'abord la trouille de la guerre. Et une trouille plus maousse encore quand il a vu radiner les nazis de quarante qui allaient – c'était forcé, à en croire ma mère et toutes les autres dames du quartier – couper les mains des gamins comme l'avaient fait les boches de quatorze-dix-huit.

Et ils ne m'ont pas même coupé le bout du petit doigt. Merci, petit Jésus !

Mais, vu qu'ils étaient venus pour, ils n nous ont pas privés question vacheries, sévices, humiliations. Et je te gratifie d'un couvre-feu, et je te rationne ta bouffe, et je te supprime le jazz pas français à la TSF, et je te prive de films américains et, parce qu'ils sont made in USA, je te vire Popeye, Mickey, Dick Tracy, Guy l'Éclair, des journaux illustrés que t'achetais tous les jeudis, et je te fourre les gens en taule, et je fais aux Juifs l'immonde vacherie de les obliger à se coudre une étoile jaune sur leur pardessus et je leur ferme leurs boutiques et je les parque en Bochie et je les massacre par pure saloperie. Et les péteux sentencieux de Vichy qui se lancent dans l'endocrinage, qui nous font chanter *Maréchal nous voilà*, qui nous bassinent avec des slogans de goitreux. *Travail famille patrie !... Une France propre dans une Europe unie !*

Comme j'attrape quatorze ans, puis quinze, ça fait que m'emmerder. Et rigoler quand même un brin. Parce que l'auguste vieux militaire à la moustache blanche qui incarne à

lui seul toutes les vertus de la France, faudrait être un abruti complet pour le prendre au sérieux.

D'autant que ni ma mère – une native de Vanves devenue par force italienne en se mariant – ni mon père – Macaroni pur jus devenu pas mal réac depuis que les enragés du Front populaire et leurs quarante heures et leurs congés payés et autres extravagances ont ruiné sa petite entreprise – n'ont le moindre appétit de collaboration. Et encore moins de résistance.

Chez nous, à la maison, on ne s'intéresse qu'à l'essentiel : au ravitaillement qui devient de plus en plus chiche. Et au sort de Nini, mon frère unique et aîné, qui est derrière des barbelés au stalag XIII A, un enfer qu'on ne peut même pas situer sur une carte d'Allemagne.

Mes copains non plus n'ont pas la fibre pétainiste.

Mais faut faire avec. Dans les deux trois centres de jeunesse que je fréquente surtout pour leurs cantines, faut faire mine de le respecter, Pétain, de le vénérer presque. Mais c'est du guignol.

La preuve : le chef Sabbagh qui nous faisait chanter *Maréchal, nous voilà* dans la cour du Centre du spectacle de la rue Blanche, le chef Sabbagh avec son blouson à francisque qui nous faisait des speechs très féroces sur la fondamentale pourriture des Juifs et des francs-maçons qui étaient à l'origine de la défaite de notre chère patrie, même pas une semaine après l'arrivée des Américains, j'ai eu la surprise de l'entendre à la radio. Oui, lui. Pierre Sabbagh devenu envoyé spécial de la France libre dans Paris en train de se libérer. Officiel.

Bref. Assis sur la chaise Empire, je me dis que les peurs, les rutabagas, c'est fini. Que Danielle Darrieux, Suzy Delair, Pierre Fresnay, Albert Préjean et leurs confrères du ciné collabo laissent enfin Marlene Dietrich, Gary Cooper, Cary Grant et les Marx Brothers revenir sur les écrans de ciné des Champs-Élysées et des Grands Boulevards, c'est pas dommage. Et, bientôt...

Noires ou marron, les chaussures tout cuir ? On verra.

Coup de frein brutal aux ruminations : un homme entre dans la galerie. Il marche droit sur moi et me sourit.

REMO FORLANI

•• **Toujours vif et joyeux!**

T'as 17 ans. Les Allemands qui ont pourri ton adolescence sont enfin partis. Tu te retrouves dans un minuscule taudis avec un père macaroni, cimentier, perdu dans ses rêves d'alcool.

Toi, tu veux devenir un grand peintre très riche et surtout très célèbre.

Alors commence un foutu apprentissage. T'as charrié des jambons de marché noir, te voilà trafiquant des faux manuscrits de Paul Éluard avec qui tu bois des coups à Montparnasse. Tu joues dans un film perdu d'Alain Resnais. Tu prends le thé chez Michèle Morgan. T'es « groupie » d'André Breton. Tu bosses, comme un certain François Mitterrand, pour le milliardaire Schoeller. Tu copines avec Hergé, Goscinnny, Jacques Brel. Tu te fais bombarder avec des œufs par Dali. Tu joues aux boules avec Marcel Aymé. Tu flirtes en direct à la télé avec Barbara. Tu hantes les boîtes de pédés de Barcelone avec Copi...

Et à quarante ans, enfin, t'as ta gueule dans Match. Mais t'es toujours pas peintre. Et t'as toujours rien compris à cette drôle de randonnée qu'est la vie. T'as pas mal rigolé. T'en as beaucoup beaucoup bavé. Mais, comme disait le vieux Henry Miller : « Toujours vif et joyeux! ».

Journaliste, auteur dramatique et dessinateur, Remo Forlani a publié aux éditions Denoël Valentin tout seul, *La Déglingue* et *Émile à l'hôtel*.

DENOËL

B 24437.6  03.03
ISBN 2.207.24437.7
21 €

Extrait de la publication

© Photo : Arnaud Février.

